

Le chant de l'Amérique sous l'archet de Richard Powers

André Clavel, *Le Temps*, 11 mars 2006

« **Le Temps où nous chantions** » raconte l'histoire d'une famille traversée par le racisme, où la musique sert de rédemption à un monde tragiquement désaccordé.

Richard Powers. *Le Temps où nous chantions*. Trad. de Nicolas Richard. Le Cherche Midi, 766 p.

L'histoire littéraire est truffée d'énigmes. Pourquoi ignorons-nous encore Richard Powers, alors que son premier livre a été publié aux États-Unis il y a plus de vingt ans ? L'auteur est pourtant couvert de lauriers dans son pays, et il ne se contente pas d'un strapontin dans le panthéon où piaffent les Philip Roth, les Don DeLillo et autres Paul Auster. Né en 1957 dans l'Illinois, traduit depuis longtemps en Italie et en Allemagne, Powers a fait un premier pas en France en 2004 avec *Trois Fermiers s'en vont au bal*, un roman-fleuve moins convaincant que le lumineux *Temps où nous chantions* (*The Time of Our Singing*). Grand amateur de violoncelle, ex-physicien reconverti dans l'informatique, Richard Powers prouve dans cette fresque polyphonique qu'il est un surdoué: capable de parler de la musique comme un enchanteur et, quelques pages plus loin, de se livrer à de subtiles méditations philosophiques – la question du temps l'obsède, et il s'y frotte avec une panoplie d'outils qui doivent autant à Einstein qu'à Bergson.

De Jonathan Franzen à Jeffrey Eugenides ou à Rick Moody, les jeunes romanciers américains renouent avec un thème qui aurait fait sourire la génération précédente : la famille. Comme si, malgré ses lézardes, malgré sa lente décomposition, elle était l'ultime garde-fou face aux angoisses d'une époque déboussolée. Dans *Le Temps où nous chantions*, Powers raconte lui aussi l'histoire d'une famille: ce microcosme est le miroir où se reflètent, en s'y concentrant, tous les éléments du macrocosme social, en particulier ceux qui touchent à la question raciale dans l'Amérique de la seconde moitié du XXe siècle. Mais le roman est aussi un hommage à la musique, à toutes les musiques – de Händel à Mahler, de Cage au gospel –, dont les sublimes accords serviront de rédemption à un monde tragiquement désaccordé.

« *Dès l'instant où ils chantaient, ils cessaient d'être des parias* », écrit Powers à propos de ses héros, Delia et David Strom, deux reclus qui se sont rencontrés à Washington en 1939 lors d'un concert de Marian Anderson. Parce que Delia est noire, parce que David – un physicien juif chassé d'Allemagne par les nazis – est un exilé, ils vont partager leur désarroi et leurs tourments, se marier, se réfugier à Manhattan, et élever leurs trois enfants métis dans le culte de la musique, qui transcende le mépris dont ils sont victimes.

Jonah, leur aîné, bataillera dur pour s'imposer mais, parce qu'il a une voix divine, il deviendra un des ténors les plus adulés d'Amérique. « *En l'espace d'une heure, sur quelques octaves, il construisait la grâce* », écrit Richard Powers, qui retrace en musicologue érudit toute la carrière de ce prodige, entre les premiers conservatoires où ses maîtres se méfient de sa peau trop brune, et la Scala, où il fera chavirer son auditoire. Mais on découvre aussi l'histoire de son frère Joey, un pianiste qui ne cessera de le suivre comme un ange gardien – de New York à Vienne ou à Milan – tandis que Ruth, leur sœur cadette, rejoindra le camp des Black Panthers en brisant la fragile harmonie du petit cercle familial : si ses frères s'envolent vers la lumière, cette rebelle a choisi la nuit de la clandestinité et le romancier dessine leurs trois destins dans une Amérique tout en contrastes, en déchirures, en rivalités communautaires. Avec, au cœur du récit, une question lancinante : peut-on exister hors des carcans raciaux que la société nous impose ?

Mais si la couleur de la peau divise, la musique réconcilie et Powers lui consacre des pages éblouissantes en déroulant, sur un demi-siècle, la bande-son d'un pays dont le chant est parfois un hymne à la joie, parfois le plus tragique des requiem. Autant de partitions, autant de voix mêlées dans un roman qui, malgré les ombres dont il s'enveloppe, ne cesse d'être porté par une grâce schubertienne.